

# diversité éditoriale

Des garçons adolescents, d'origine maghrébine ou subsaharienne, aux allures de rappeurs, casquettes vissées à l'envers, l'air faussement menaçant, pantalon baggy glissés sous les fesses à l'instar de la tenue des anciens bagnards américains – telle est l'imagerie assez caricaturale à laquelle renvoie l'expression « jeunes des quartiers ». Il faut, bien sûr, conve-



nir que les jeunes eux-mêmes s'y complaisent et se livrent volontiers à une surenchère provocatrice. Ils se regroupent en bandes, revendiquent la loi du groupe<sup>1</sup>, développent un virilisme défensif et donnent à plaisir du fil à retordre aux institutions et adultes déconcertés. Les filles, quant à elles, peuvent agir en « crapuleuses »<sup>2</sup> par mimétisme des conduites violentes des garçons, mais, le plus souvent, elles sont surtout contraintes de se plier aux injonctions sexistes du quartier et de dissi-

muler leur féminité. « Invisibles », elles pensent ainsi pouvoir gagner une échappée belle vers des territoires plus favorables et un avenir de liberté.

Face à ces stéréotypes, celui du garçon arabe, par exemple, bouc émissaire commode de l'ensemble des questions sociales<sup>3</sup>, il est très difficile de porter un regard juste et donc d'envisager des réponses pertinentes aux préoccupations des jeunes, comme à celles des enseignants, parents et éducateurs qui en ont la charge. Difficile d'abord, parce que « les jeunes » ne se ressemblent pas, ni par leur parcours de vie, ni par leurs aspirations. Difficile ensuite, parce que la violence de certains est bien réelle mais qu'on hésite à la reconnaître à voix haute pour ne pas en rajouter, tant elle est instrumentalisée à d'autres fins qu'éducatives. Sylvie Ayrat et Yves Raibaud dans un article intitulé « La violence sociale est-elle une violence masculine ? »<sup>4</sup> posent la question de façon subtile : « Comment peut-on étudier la violence sociale en ignorant qu'elle est d'abord un fait masculin ? Quels enjeux recouvre cette occultation ? »

Inutile, enfin, de redire à quel point la situation des quartiers ségrégués, décrite par maints sociologues, est grave, ni d'en énumérer les conséquences négatives sur l'insertion des jeunes, leur sentiment d'injustice face à la vacuité des réponses apportées, l'ethnicisation des problèmes qu'ils vivent et la non-reconnaissance, voire le mépris qu'ils ressentent à tort ou à raison. Il leur faut pallier les indifférences, les blessures narcissiques qui les nient, assumer cahin-caha les manques et tenter coûte que coûte d'éviter les voies redoutées d'une médiocrité annoncée.

■ 1 Voir *Diversité* n° 162 septembre 2010 Bouffons, fayots et intellos.

■ 2 Voir Stéphanie Rubi, *Les « crapuleuses », ces adolescentes déviantes*, Paris, PUF, 2005.

■ 3 Voir l'analyse de Nacira Guénif et Éric Macé dans *Les féministes et le garçon arabe*, 2006, L'Aube.

■ 4 <http://fb.me/19qYXme9Q>

Les chiffres attestent d'ailleurs de l'existence de jeunesse à deux vitesses, avec des écarts considérables du point de vue de l'accès aux diplômes, à l'emploi, en matière d'écart de salaires entre les jeunes des zones urbaines sensibles et les autres<sup>5</sup>.

**M**ais au fait, qui s'intéresse encore aux jeunes dans une société qui vieillit ?

Nous n'avons pas attendu la crise, les affres des déficits de l'Assurance maladie, l'obsession de la perte du triple A et du recul de l'âge de la retraite pour qu'une profonde ambivalence marque nos rapports aux enfants et aux jeunes. Philippe Ariès, qui a tracé l'histoire de « l'invention » de l'enfance au XVIII<sup>e</sup> siècle dans un ouvrage qui fait référence<sup>6</sup> note, dès sa parution, les indices d'une hostilité marquée. La liste est longue en effet des équivoques qui traversent les différentes institutions – famille, école, société tout entière – alors que les enfants que l'on dit tant aimer vivent, de fait, sous la pression d'injonctions pour le moins contradictoires – « Allez à l'école et vous réussirez dans la vie ! » – quand nombreux sont les petits écoliers en échec scolaire dès six ans, avant même d'avoir commencé à apprendre, comme s'il était, somme toute, normal de trier au départ le bon grain de l'ivraie.

Quant aux chiffres qu'on égrène régulièrement, sans grande honte ni sursaut collectif, concernant les milliers de jeunes qui quittent chaque année l'école à 16 ans sans diplôme – c'est-à-dire encore mineurs<sup>7</sup>, ils pointent de façon violente la désinvolture avec laquelle on conçoit l'éducation de certains.

C'est ainsi que les discours moralisateurs sur les bienfaits de l'honnêteté, de la solidarité, les préceptes sur les vertus de la République,

sur la prééminence du talent sur l'argent, l'encouragement au partage et la valorisation du respect d'autrui viennent se cogner cruellement au réel que les jeunes observent décidément dans leur vie quotidienne.

Dans ces conditions, comment supporter le stigmate du mauvais élève et du recalé social sans perdre la face ? Comment accepter d'en subir peu ou prou les conséquences toute sa vie ? C'est sur fond de cette déception, d'ailleurs souvent non formulée, que se jouent les mises en danger, les affrontements et retournements agressifs qui alimentent ensuite les chroniques et faits divers violents dans les quartiers, mais aussi, ce dont on parle moins, les dépressions et les exclusions silencieuses. C'est pourquoi on pourrait renverser l'habituelle façon de penser la sécurité dans les banlieues pour se demander comment assurer la sécurité des jeunes en priorité ? Comment, par exemple, tout faire pour éviter les humiliations des échecs successifs, comment révoquer le sentiment de vide existentiel qui en découle et comment protéger de l'angoisse d'un avenir flouté ?

La majorité des jeunes et de leur famille redoutent en effet la mise au ban scolaire, pourvoyeuse de ruptures et annonciatrice de chômage.

**L** ne s'agit évidemment pas de se placer dans une posture d'indulgence *a priori* à leur égard ni d'excuser leurs errements au prétexte de l'injustice initiale, mais bien de leur assurer cette sécurité première qui consiste à pouvoir se penser partie prenante d'un destin collectif. La responsabilité des adultes envers ceux qui commencent à vivre et cherchent en tâtonnant leur chemin est donc grande. En somme, il faudrait se rappeler toujours que les jeunes des milieux populaires, comme tous les autres jeunes, n'ont d'autre choix que ceux qu'on leur trace et qu'ils devraient pouvoir compter sur un appui sans faille des adultes pour un jour se sentir capables de trouver le droit fil de leur vie.

■ MARIE RAYNAL

[marie.raynal@cndp.fr](mailto:marie.raynal@cndp.fr)

■ 5 Voir « Lieu de résidence et discrimination salariale : le cas des jeunes habitant dans une zone urbaine sensible », Thomas Couppié, Jean-François Giret et Stéphanie Moulet, *Économie et statistique* n° 433-434, 2010.

■ 6 Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Le Seuil 1975.

7 Voir *Diversité* n° 154, septembre 2008, « Les 16-18 ans en France et en Europe ».